

sance de Tertullien; et pour le reste, il faut avouer que ce livre, nécessairement rapide étant donné ses dimensions et la matière qu'il prétend embrasser, n'apporte rien de bien nouveau.

Toulouse

Jean-Claude Fredouille

Robert Dick Sider: *Ancient Rhetoric and the Art of Tertullian* (= Oxford Theological Monographs) (Oxford University Press) 1971. 1 vol. 22×14, 142 pages.

L'auteur, qui s'était fait connaître par un intéressant article sur la structure du *De resurrectione* de Tertullien (*Vigiliae Christianae*, 1969), a donc étendu ses recherches à l'ensemble de l'oeuvre du Carthaginois. Une telle entreprise était nécessaire, et son utilité évidente. Si, en effet, jusqu'à ces dernières années, on se plaisait à voir en Tertullien un „rhéteur“, on se contentait, le plus souvent, de relever dans son oeuvre les diverses „figures de style et de pensée“ qui l'émaillent et qui, effectivement, sont nombreuses. Mais cette moisson, si abondante fût-elle, ne permettait guère, en général, d'atteindre l'essentiel: appréhender l'organisation profonde et la genèse des traités de Tertullien, en tant que celles-ci sont nécessairement tributaires d'habitudes et de schèmes de pensée que sa culture rhétorique lui imposait. C'est dire combien le sujet choisi par R. S. Sider est pertinent, et devrait se révéler fécond.

Après un rappel sommaire (et sans doute inutile, du moins sous cette forme et à cette place) de quelques notions fondamentales de la rhétorique antique (pp. 11-20), l'auteur étudie la composition des traités de Tertullien (pp. 21-40) en se référant aux diverses parties de la *dispositio* (*exordium*, *narratio*, etc.). Tous, cependant, ne se laissent pas expliquer par ce schéma, si bien que R. S. Sider est conduit à observer que notre auteur témoigne parfois d'une grande liberté à cet égard (p. 24): la remarque est exacte, à condition toutefois de ne pas conclure nécessairement de cette liberté à une preuve d'originalité ou d'indépendance de la part de Tertullien à l'égard des canons de la rhétorique. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que déjà pour Cicéron et Quintilien ce schéma idéal de la *dispositio* n'était pas une „structure“ obligatoire, mais seulement un modèle ou un guide; il appartenait à l'orateur de jouer sur les possibilités qui lui étaient offertes: c'était affaire de talent et d'opportunité. D'autre part, à s'en tenir trop exclusivement à ce schéma, l'auteur est parfois amené à passer sous silence l'originalité réelle qui préside à la composition de certains traités de Tertullien. C'est le cas notamment de son chef d'oeuvre littéraire, l'*Apologeticum*, dont l'architecture, objet de plusieurs études récentes, est plus complexe et plus savante qu'on ne nous le dit ici (cf. R. Braun, dans *Hommages à J. Bayet*, pp. 114-121). Autre exemple de vue simplificatrice: l'auteur fait remarquer que l'*Adversus Valentinianos* se sépare radicalement de la „structure normale d'un discours“ (p. 30), en ce qu'il ne présente que deux des parties traditionnellement attendues, l'*exordium* et la *narratio*. Soit; mais on aimerait savoir pourquoi. Constaté la présence ou l'absence des parties de la *dispositio* dans un traité ne suffit pas pour comprendre et apprécier l'„art de Tertullien“: il faut y joindre l'étude des thèmes, inséparables du choix de la structure formelle.

Dans les chapitres suivants (IV, V et VI), R. S. Sider examine la place et le rôle que le Carthaginois accorde au *genus de facto*, autrement dit, aux types de questions qui peuvent se poser à propos d'un fait (*status coniecturae*, *qualitatis*, *finitionis*). Ces chapitres méritaient en effet d'être écrits, car ils révèlent l'empreinte profonde de la rhétorique sur les méthodes de réflexion et d'argumentation de Tertullien et, en définitive, sur la construction de son discours théologique. On regrettera cependant que, prisonnier de la perspective étroite qu'il s'est imposée, l'auteur ait parfois délibérément méconnu la complexité des problèmes qu'il abordait. C'est ainsi que, à le lire, on pourrait croire que dans le *De testimonio animae* Tertullien ne fait rien d'autre que recourir à une preuve „*inartificialis*“ (pp. 43-45): certes, il est utile de signaler cet aspect qui apparaît déjà dans le titre, comme

aussi dans certaines démarches de l'auteur dans cet opuscule; mais il est clair qu'il faut pousser l'analyse plus avant, en montrant comment Tertullien utilise, dans une certaine mesure, le vocabulaire des rhéteurs pour présenter, à sa façon, une idée proprement philosophique. Il y a parfois plus grave: par exemple, en *Adversus Marcionem*, 2, 1-4, la preuve de la bonté et de la puissance divines par „l'ordre naturel du monde“ ne serait qu'un développement de rhéteur (p. 81): c'est ne pas comprendre les intentions de Tertullien ni le point essentiel sur lequel porte la polémique antimarcionite. D'autre part, on relève quelques incertitudes dans le maniement des catégories de la rhétorique: ainsi, au chapitre V, on voit mal pourquoi l'auteur a choisi d'étudier en même temps le *status qualitatis* (qui relève du *genus de facto*) et le *genus de scripto*: ni du point de vue de la rhétorique, ni du point de vue de Tertullien ce rapprochement ne s'imposait ici particulièrement, et la justification avancée p. 74 n'est guère convaincante. R. S. Sider nous a paru aussi trop enclin à déceler dans les définitions que Tertullien donne de telle ou telle notion le recours conscient à un *status finitionis* (p. 105 sq.): l'avocat qui fonde sa plaidoirie sur ce *status* tente de prouver que la loi invoquée contre son client n'est pas applicable aux faits qui lui sont reprochés; mais lorsque notre Carthaginois „définit“ la nature humaine, la patience, le bien ou le mal, on ne peut pas dire, en toute rigueur, qu'il se réfère à un tel *status*: sa démarche s'apparente davantage à celle des philosophes, et son goût pour les définitions, les distinctions et les oppositions trouve de solides garants dans la tradition stoïcienne. Cicéron pose d'ailleurs une nette différence entre ces deux types de définitions (cf. *De oratore*, 2, 108). En ce qui concerne la citation d'Aristote rapportée p. 104 pour étayer ce développement, elle reproduit une leçon abandonnée par les éditeurs et, surtout, elle est invoquée mal à propos, en dehors de son contexte précis.

Jusqu'à-là l'auteur avait en quelque sorte soumis les traités de Tertullien à l'épreuve du „genre judiciaire“: il lui restait donc à envisager le „genre délibératif“ et le „genre démonstratif“: c'est l'objet du septième et dernier chapitre (pp. 115-125). Il est certain en effet que Tertullien a repris et adapté ces formes littéraires païennes: l'exemple le plus caractéristique est sans doute l'*Ad martyras*, qui prolonge le genre de la consolation. Mais étiqueter un traité ne saurait toujours suffire pour avancer dans son intelligence; d'autre part, il ne faut pas se représenter de façon trop rigide et trop „scolaire“ la distinction des „genres“ établie par les rhéteurs. Ainsi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que Tertullien présente son *De patientia* comme une „exhortation“ et un „éloge“, ni d'essayer de distinguer les thèmes qui appartiennent théoriquement à l'un ou l'autre de ces deux genres: ceux-ci sont étroitement solidaires, car l'on est naturellement amené à faire l'éloge d'une vertu ou d'une conduite que l'on invite à pratiquer ou à suivre (cf. *Inst. oratoria*, 3, 7, 28); en revanche, il serait plus intéressant de montrer comment dans ce traité, présenté comme une „exhortation“ et un „éloge“, l'auteur continue la tradition des „dialogues“ de Sénèque. De plus, certaines pages laisseront le lecteur sceptique, tant l'auteur, ici encore, opère une réduction presque systématique à la rhétorique. Peut-on écrire par exemple (pp. 121-123), sans autre explication, que dans le *De spectaculis*, le *De corona* et le *De idololatria* Tertullien mêlent „conjunctural and deliberative aims“ – les deux adjectifs sont d'ailleurs d'inégale compréhension – parce qu'il y traite de coutume, de nature, d'origine et de cause?

Le grand mérite de ce livre est d'attirer l'attention sur des catégories de la rhétorique qui jouent un grand rôle dans la pensée et l'oeuvre de Tertullien, et qui cependant ont été longtemps négligées. Mais la perspective de l'auteur est trop souvent étroite et formaliste, méconnaissant en particulier les liens que la rhétorique avait noués avec le droit et la philosophie: à cet égard l'ouvrage fondamental d'A. Michel, inexactement cité dans la bibliographie, fournissait bien des éléments d'analyse et de réflexion qui pouvaient être utilisés ici. Il en résulte une simplification abusive des problèmes, qui risque de confirmer certains dans l'idée que Tertullien n'est qu'un habile rhéteur. D'autre part, la matière embrassée est beaucoup trop vaste eu égard au nombre de pages: il eût mieux valu centrer les

analyses sur quelques traités seulement ou sur quelques catégories rhétoriques, et pénétrer plus avant la complexité des faits: à tous ces points de vue l'article, cité plus haut, sur le *De resurrectione* nous paraît mieux conçu. Et, paradoxalement, le chapitre de conclusion (pp. 126–132), sur les rapports du christianisme et de la culture, de la foi et de la raison, ouvre des perspectives trop larges, auxquelles les pages précédentes n'ont guère préparé le lecteur.

Toulouse

Jean-Claude Fredouille

Russel J. De Simone OSA: *The Treatise of Novatian the Roman Presbyter on the Trinity. A Study of the Text and the Doctrine (= Studia Ephemeridis „Augustinianum“ 4) Rom (Institutum Patristicum „Augustinianum“)* 1970. 197 S., 3000 lir.

Der Verfasser stellt in einem ersten Kapitel die Person des Novatian vor, beschreibt in einem zweiten seine literarische Tätigkeit und in dem dritten und vierten das Werk über die Dreifaltigkeit und seine Textgeschichte. Die Kapitel V bis VIII folgen dem Gang von Novatians Werk und beschäftigen sich mit Gott, dem Vater und Schöpfer, Christus, dem wahren Menschen und wahren Gott, dem Heiligen Geist und der Beziehung zwischen Vater und Sohn. Dabei fällt Kapitel VI, entsprechend den cap. 9–28 bei Novatian, besonders lang aus (S. 63–137). Es werden alle Irrlehrer namhaft gemacht, mit denen Novatian sich auseinandersetzt, ohne sie zu nennen. Außerdem wird die theologische Entwicklung vor und nach Novatian dargestellt und die Position des Novatian damit verglichen und daran gemessen. S. 77 wird sogar auf den „Adoptianismus“ verwiesen, den die beiden spanischen Bischöfe Felix von Urgel und Elipandus von Toledo im achten Jhd. vertreten haben. Der Verfasser läßt nicht nur Novatian selbst sehr ausführlich zu Wort kommen, er zitiert auch wenigstens auf jeder zweiten Seite größere Abschnitte moderner Autoren, die sich in verschiedener Hinsicht mit Novatian beschäftigt haben, zieht zur Illustration des bleibenden Wertes mancher von Novatian eröffneter Perspektiven sogar Abschnitte aus Enzykliken Leos XIII und Pius' XII heran.

Das Interesse der Untersuchung scheint sich nicht auf Novatian als einen in mancher Hinsicht sehr eigenständigen Denker, sondern auf das Glied in der Traditionskette zu konzentrieren, das er darstellt. S. 69–71 wird ein Schema des Dogmenfortschritts entworfen, das von einem Zustand „friedlichen Besitzes“ über den Zustand der „Kontroverse“ zum Zustand der „definierten Wahrheit“ führt, wobei die einzelnen Wahrheiten, je nach ihrer Wichtigkeit, früher oder später in der dritten Phase ankommen. Davon, daß etwa durch die Kontroverse und die Definition eine Vereinseitigung und Verarmung eintreten kann, die dann wieder durch Rückwendung zu den früheren Aussagen überwunden werden kann und muß, ist nicht die Rede. Sieht man nicht einmal eine solche Gefahr, dann kann Beschäftigung mit frühchristlichen Schriftstellern eigentlich nur unter der Rücksicht geschehen, daß man sie an dem später erreichten Zustand der definierten Wahrheit mißt. Das wird hier sehr ausgiebig getan, Novatian, der ein sehr erfolgreicher Ketzerbestreiter gewesen ist, wird selbst auf seine Rechtgläubigkeit hin untersucht. Verf. neigt zu einer milden Interpretation, führt aber auch Autoren an, welche bei Novatian verschiedene Irrlehren finden. Daß Novatians Auslegung von Phil. 2, 6 (non est rapinam arbitratu aequalem se Deo esse), nämlich: numquam se Deo patri aut comparavit aut contulit (XXII, 128), heterodox ist, hält er mit F. Prat (*La theologie de St. Paul*, Paris 1948, I 538) für ausgemacht. Andererseits wehrt er sich entschieden gegen die Behauptung von Simonetti (*Alcune osservazioni sul De Trinitate di Novaziano*, Studi in Onore di Angelo Monteverdi, Modenea 1959, 771–783), der Heilige Geist sei für Novatian nicht göttliche Person, sondern nur Gabe Gottes zur Auferbauung der Kirche. In den zehn Seiten (154–164) auf denen diese Auseinandersetzung geführt wird, tritt der Verfasser eigentlich das einzige Mal deutlich mit eigenen Beobachtungen hervor, argumentiert aber nicht nur vom Text her (auf S. 153 und 155 werden neun ganze Zeilen aus Trin. XXIX, 168 gleich zweimal angeführt), sondern auch mit allgemeinen spekulativen Grundsätzen wie die-